



## *Synthèses des conférences*

*Année 2012-2013*

**Eric Fiat**

## 1. Conférence du 14 Novembre 2012 : Synthèse Eric Fiat

Monette Vaquin, psychanalyste :

### *Que veut la science, et que veut la technique ?*

On se souvient, comme adolescents impécunieux, d'être allé voir au théâtre Madeleine Renaud, jouer *Oh les beaux jours !* de Beckett. Evidemment comme adolescents impécunieux nous étions au paradis et non pas au parterre. Et il se trouve que Madeleine Renaud parlait très doucement, et que pendant les premières minutes de la pièce, nous nous sommes demandés depuis le paradis si nous allions pouvoir seulement entendre ce que disait la comédienne. Finalement, nous l'avons non seulement entendue, mais écoutée. Parce que sa voix était désarmée, pleine d'une force fragile, qui n'avait d'autre force que celle d'être dite et écoutée. Et voilà pourquoi nous l'avons écoutée. Elle le thématissait d'ailleurs fort bien, disant qu'au théâtre, « il ne faut pas parler fort, pour que les gens écoutent ».

Toutes choses égales part ailleurs, nous nous sommes tous trouvés ce matin à tendre l'oreille, pour entendre une voix pleine d'une force fragile, n'ayant d'autre force que celle d'être dite et écoutée. Et nous nous sommes tous trouvés, peut-être pas au paradis parce que ce qu'a décrit Monette Vaquin ressemble parfois un peu à un enfer, mais en tout cas à devoir tendre l'oreille pour écouter des choses très importantes.

René Char disait que « le mal vient toujours de plus loin qu'on croit, et ne tombe pas toujours sur la barricade qu'on lui a choisie ». On croyait que la ligne Maginot arrêterait les allemands, ils ont trouvé d'autres chemins. On croyait du temps de l'optimisme lumineux que la raison scientifique arrêterait le mal, il a trouvé d'autres chemins et même s'est nourri d'elle. Et comment ne pas voir en Condorcet le « symptôme » de cet optimisme lumineux, fondé sur deux idées simples qui sont en fait deux croyances : d'une part la croyance selon laquelle le désir du savoir est quelque chose de purement positif, et d'autre part la croyance en une évidente solidarité des progrès ? Voilà les deux croyances qui animaient les Lumières et notamment Condorcet.

Premièrement la croyance en une pure positivité du désir de savoir. Même Kant, même le grand Kant dit dans son opuscule *Qu'est ce que cela, les Lumières ?* que ce à quoi les Lumières invitent c'est d'abord au fait d'oser savoir, (*sapere aude* comme disait Horace : ose savoir). Il serait malvenu de prendre au sérieux ce passage d'un film dialogué par Michel Audiard, où Gabin répond à qui lui demande : « Tu crois qu'il va oser ? » par le célèbre : « Oh oui. Les cons, ça ose tout, c'est même à cela qu'on les reconnaît ! » Jamais nous ne dirons que c'est connerie que d'oser savoir ! Mais croire qu'il est purement positif d'oser savoir, n'est-ce pas une des croyances et premières naïvetés que l'on trouvait chez les Lumières ? Le temps n'est-il pas venu de « tamiser » les Lumières, et de dire qu'il y a un droit de ne pas savoir et certains secrets à ne pas révéler ?

La deuxième croyance et peut-être la deuxième naïveté que l'on trouvait au siècle des Lumières, c'est l'évidente conviction qu'il y a une solidarité de tous les progrès. Et que donc, le progrès technique, le progrès des arts, le progrès des sciences, le progrès économique et surtout le progrès moral doivent forcément aller de pair, et que plus l'humanité sera savante et cultivée meilleure elle sera.

Le vingtième siècle nous a sans doute guéris de cet optimisme lumineux. Nous nous sommes rendus compte qu'il n'y avait pas forcément une pure neutralité, une pure positivité du désir de savoir, et deuxièmement qu'il n'y avait pas forcément une pure solidarité des progrès. Oui, n'oublions jamais que l'Allemagne était dans les années trente, la figure de proue de bien des progrès, n'oublions jamais que techniquement elle était à la pointe, n'oublions jamais que même artistiquement elle était à la pointe. Walter Gieseking ne jouait-il pas un Debussy d'un raffinement extraordinaire à quelques kilomètres d'un camp d'extermination ?

Et sans doute sa position de psychanalyste a-t-elle permis à Monette Vaquin de découvrir pourquoi les Lumières avaient tort de croire à une évidente et pure positivité du désir de savoir d'une part, et d'autre part à une évidente solidarité de tous les progrès. En plaçant en effet à l'origine du désir de savoir une « pulsion épistémophilique » (*épistémè* signifie connaissance en grec), Freud nous a mis sur la voie et nous a fait prendre conscience que la science n'était pas neutre ; qu'elle voulait quelque chose et que ce qu'elle voulait se déploie aujourd'hui sous nos yeux, où le monde est devenu un simple laboratoire, et l'humanité un simple théâtre d'expérimentation. Ce qui conduit en effet à des vacillements, à des pulvérisations, à un monde qui ressemble plutôt à enfer qu'à un paradis, alors que pourtant comme disait tout à l'heure M. Vaquin nous voulons de nos jours vivre sur un mode en quelque chose paradisiaque.

Le Droit aurait pu résister à cela, qui normalement est là pour charrier une série d'interdits. Mais le voilà en effet arraisonné par la science, lui faisant allégeance ! On ne peut évidemment que s'inquiéter de vivre dans un monde de ce genre là.

Et la question qui vient est la suivante : faut-il alors culpabiliser le désir de savoir et faut-il renoncer à l'idée de progrès ? Il ne semble pas, comme il ne semble pas que ce soit ce que pense Monette Vaquin...

Et c'est en quoi notre conférencière rejoint le plus grand des philosophes des lumières, Emmanuel Kant, lequel se distinguait des autres en ceci que, s'il croyait à l'idée de progrès, il n'était pas pour autant progressiste. Kant dit que l'idée de progrès est entrée dans l'humanité et n'en sortira plus. Mais Kant très vite de distinguer entre cette présence de l'idée de progrès dans l'histoire et la croyance naïve à une marche de l'humanité vers le bonheur. Kant est justement le philosophe dont nous avons besoin parce qu'il nous aide à libérer l'idée de progrès de la niaiserie progressiste. Il ne faudrait pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Nous avons vu que le désir de savoir peut faire beaucoup de mal, nous avons vu qu'il n'y avait plus une solidarité de tous les progrès, et quelque tentation nous vient parfois, consternés par la niaiserie progressiste, de renoncer du même coup à l'idée de progrès. Résistons à cette tentation, et soyons kantien jusqu'au bout. L'idée de progrès est entrée dans l'humanité et espérons qu'elle n'en sortira plus.

Mais autre chose est l'espérance en un progrès *possible* de l'humanité, autre chose est la naïve et au fond redoutable croyance progressiste qui voudrait que l'humanité progressivement doive passer de l'ombre à la lumière et du mal au bien.

Rappelons pour finir la si belle formule d'Alain Finkielkraut, selon laquelle les plus grands malheurs ne viennent pas des conflits entre les hommes, mais du désir de les en libérer à tout jamais. Que de mal au nom du bien ! Et si j'ai beaucoup d'admiration pour ce que fait Monette c'est certes en partie pour la voix à la Madeleine Renaud qu'elle nous a fait entendre ce matin, mais d'abord c'est parce qu'elle ne nous a pas libérés de tous nos conflits. Elle ne nous a pas non plus libéré du mal, il faut peut-être laisser cela à de plus hautes instances, si elles existent, ce dont je doute comme elle, et nous a laissés dans l'incertitude suspensive d'un débat. Voyez comme la délicatesse n'a pas été seulement présente dans son exposé, mais aussi dans sa manière d'écouter les objections que certains, ou certaines, lui ont faites ! De sorte que même si je ne suis plus un adolescent impécunieux, je me sens quand même un peu au paradis à la fin de cette matinée, et ai envie d'applaudir.

## 2. Conférence du **12 Décembre** 2013 : Synthèse Eric Fiat

M. Jean-Marie GOMAS, médecin en soins palliatifs :  
*De quelques idées reçues en éthique et en soins palliatifs*

Si l'indignation est l'alpha de l'éthique, elle n'en est cependant pas l'omega. A l'origine de l'éthique, il y a en effet, souvent, une indignation, une révolte. Mais s'il est nécessaire de s'indigner et de se révolter, cela n'est cependant pas suffisant. Car après qu'on a dénoncé les scandales il faut bien affronter les dilemmes.

Ce que j'ai beaucoup aimé dans cette matinée, c'est qu'elle a eu deux temps. Après que Jean-Marie nous a exposé ce que l'on pourrait appeler une « palliatologie » négative (ce que le palliatif n'est pas), il nous a exposé une « palliatologie » positive (ce que le palliatif est). Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est que, même s'il est indigné, révolté, même s'il a envie de dénoncer des scandales, il ne se contente jamais de cela, et il ne s'est pas drapé dans la position d'un Zola qui accuse, accuse, accuse (un Zola hystérique ou priapique !)... Car à qui l'aurait vu comme tel il me faut dire que ce n'est pas du tout ce qu'est JMG. Car son ardeur n'a jamais pour origine le désir de se draper dans la posture de celui qui aime accuser et s'indigner, mais toujours l'inlassable volonté de défendre ceux dont il a la charge, à savoir les malades.

Alors en effet, un premier moment de « palliatologie » négative... Vous savez que la théologie est divisée en deux : la théologie négative dit ce que Dieu n'est pas, la théologie positive dit ce que Dieu est. Eh bien, il y eut une « palliatologie » négative et il y eut une « palliatologie » positive. Ce que ne sont pas les soins palliatifs ? Les soins palliatifs ne sont pas des soins de confort, ne sont pas des soins de support, ne sont pas des soins terminaux. Ils ne sont pas nés en gériatrie, en oncologie, en médecine générale, etc., etc. Et notre conférencier de fonder cette « palliatologie » négative sur une critique que j'ai trouvée extrêmement fine et absolument passionnante de l'*Evidence Base Médecine*, et plus précisément de ce qu'il appelle le « diktat névrotique obsessionnel du double aveugle ». Oui, il est possible de survivre avec des chiffres mortels ! Ce que, en effet, ces approches de l'EBM et le « double aveugle » tiennent soigneusement à l'écart, c'est ce qui devrait être pourtant au cœur même de l'art médical, à savoir l'attention au désir de vie, à la subjectivité, à la part émotionnelle de l'existence.

Tu nous as rappelé, avec Philippe Aries en effet, qu'il peut y avoir un décalage du moment de la mort, qu'elle survient souvent à un autre moment que celui prévu par la faculté, et donc qu'il s'agit en effet de s'occuper de ce que c'est que l'angoisse de mort et le pérenne désir de vivre comme le souhait du repos.

D'où vient en effet que l'on s'aveugle à ce genre de choses ? Sans doute du fait comme le disait Philippe Aries, qu'en occident nous sommes passés d'un tabou à l'autre : jadis la mort était présente et le sexe tabou, aujourd'hui le sexe est présent, mais la mort taboue.

Mais après un moment de palliatologie négative vint le moment de la palliatologie positive, et là, tu nous as dit en effet, ce que c'étaient que les soins palliatifs. Et alors le temps n'était plus à la nécessaire dénonciation des scandales qu'il faut dénoncer, mais à l'affrontement des dilemmes. Or, il s'agit de définir les soins palliatifs, comme *tout ce qui reste à faire quand il n'y a plus rien à faire*. Surtout, surtout : soutenir le regard, maintenir l'espoir, essayer de ne pas mentir. Voilà un triptyque qui me plaît énormément, pour, en effet, que cette Palliatologie positive soit autre chose que la positivité *Marie-de-Henzellienne*. Car certes il est nécessaire

de rendre hommage à ce livre, *La mort intime*, qui a popularisé dans le grand public les soins palliatifs, sans doute aussi parce qu'il s'ouvrait sur une préface de Mitterrand que je trouve fort judicieuse et fort intéressante. Mais le problème est que ce livre présentait toutes les fins de vie en USP comme de l'ordre de l'accomplissement, de la sérénité, de l'apaisement. Voilà ce qu'on pourrait appeler une palliatologie de la pure positivité, qui considèrerait le tragique, l'angoisse et la révolte en fin de vie comme ce qu'il faudrait totalement éradiquer. Au contraire, je crois que, fidèle à la définition que je proposais de l'éthique, « un effort pour rendre le tragique moins tragique », il faut avouer que le tragique n'est pas soluble dans la médecine, ni même la médecine palliative. Il y a donc place en soins palliatifs pour le tragique, pour l'angoisse, pour la révolte.

Et ce dont je voudrais surtout témoigner, c'est de ce que j'ai appris en faisant un séjour d'une semaine dans ton service, il y a quelques années. On dira bien sûr et pas sans raisons qu'une semaine ce n'est pas suffisant, mais en une semaine on apprend quand même beaucoup de choses, et notamment quand on parle avec des gens en ton absence en particulier... Et bien ce que j'a appris, c'est qu'en effet tu n'es pas un chef à la manière de Coluche, si le chef est « celui avec lequel tout le monde est d'accord » ; que tu ne te drapes pas dans la posture de celui qui a toujours raison. Dans ton service et pour reprendre une formule de Montaigne on « lime sa cervelle contre celle d'autrui » : comme le disait notre auteur, « *quand nous nous méfions de nos propres lumières et les jugeons insuffisantes pour éclairer la situation présente, limons notre cervelle contre celle d'autrui* ».

Et ce que j'ai appris aussi, c'est que tu n'es pas seulement un militant, tu es aussi un scrupuleux.

Sans doute est-il un peu excessif de définir la militance, comme le renoncement à l'intelligence... Mais il faut rappeler que militant, cela vient de *miles*, le soldat, terme qui a également donné *milice*. Le militant, c'est celui qui se ferme à la complexité du monde, c'est celui qui se ferme aux petits faits vrais qui pourraient déranger sa croyance. Et donc la nuance, l'aporie, l'hésitation, le conflit, le tragique, la révolte, n'ont pas place dans la vie du militant. Or, c'est précisément ce qui prend toute la place dans ton équipe : les nuances, les apories, les petits faits vrais dérangeants, le tragique, la révolte, l'opposition... Donc tu n'es pas justement qu'un militant, mais aussi un scrupuleux. La joute qu'il y eut tout à l'heure entre Pascale et Jean-Marie est révélatrice de quelque chose. C'est-à-dire que, malgré en effet ton côté militant et « hystérique » comme tu disais toi-même réelle est ta capacité à t'ouvrir aux contradictions, aux nuances, aux apories, au tragique, aux petits faits vrais et dérangeants. Et s'il est vrai que tu accuses, ce n'est pas pour te draper dans la position de celui qui accuse. D'ailleurs Zola n'était pas fait pour accuser, pour dénoncer, c'était dans sa jeunesse un esthète très attentif à l'art, c'est la réalité qui l'a requis, qui l'a obligé à accuser. Et tu n'étais pas fait non plus dans ta jeunesse pour accuser. C'est la réalité de ces malades, dont on ne s'occupe pas véritablement comme on devrait s'en occuper, qui t'a obligé à mener ce combat. Et j'aime te comparer à d'Artagnan !

Nous avons récemment fêté les vingt ans du CEFAMA, le groupe de réflexion que tu animes à l'Hôpital Sainte-Périne, et cette fête m'a fait penser à *Vingt ans après*, le titre sans doute du plus beau roman de la trilogie d'Alexandre Dumas où se trouvent *Les trois mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Le vicomte de Bragelonne*. » *Vingt ans après*, sans doute mon préféré parce que c'est le roman de la mélancolie.

Vingt ans après, tu restes d'Artagnan, un d'Artagnan un peu blanchi, un d'Artagnan qui a du mal parfois à réunir autour de lui les Athos, les Porthos, les Aramis que tu as connus au début de ton combat pour les soins palliatifs, mais finalement, ce combat, tu continues de le mener et je crois qu'on ne peut que t'en remercier.

Surtout parce que deux figures me reviennent, deux personnes qui étaient en soins palliatifs la semaine où j'étais en stage chez toi : celle d'un vieux boxeur, et celle d'une vieille dame qui avait été sauvée du lieu insalubre où elle vivait. Je me souviens de ces deux personnes avec qui j'ai passé un petit peu de temps, et je me souviens aussi de la gratitude qu'elles ont montrée, et à ton endroit et à l'endroit de ton équipe. Rien que pour elles deux on ne peut que te remercier de continuer à être le D'Artagnan des soins palliatifs, de continuer à ferrailer non pas contre les hommes du cardinal mais contre ceux de Marisol Touraine, lesquels sont persuadés d'avoir raison et persuadés que pour ce boxeur KO et cette vieille dame grabataire l'euthanasie aurait été une solution.

Oui merci, cher Jean-Marie, d'être pour les autres le formidable bretteur que tu es...

### 3- Conférence du **16 Janvier 2013** : Synthèse Eric Fiat

Anne LECU, médecin à la prison de la santé et docteur en philosophie de l'Ecole éthique de la Salpêtrière :

#### ***Des larmes***

« Ni le soleil, ni la mort ne se peuvent regarder en face » avait dit La Rochefoucauld et il est vrai que, de même que l'on ne peut pas regarder le soleil en face sans ce filtre que sont les lunettes noires, de même on ne peut regarder le corps mort, de celui que l'on aime, sans ces filtres que sont les larmes. Et c'est alors que l'on se dit, que les yeux ne sont pas faits que pour voir, mais aussi pour pleurer, ce que Lévinas puis Derrida ont rappelé.

Mais dire que les yeux ne sont pas faits que pour voir, mais aussi pour pleurer, n'est-ce pas suggérer que lorsque l'on pleure, on ne voit pas ? Et si !

Or, ce qui nous a été dit magnifiquement ce matin, c'est que quand on pleure, on voit, certes autrement que quand on ne pleure pas, mais on voit. Et on voit ce que celui qui ne pleure pas ne voit pas. Vous avez dit, quand on pleure, quand on a les larmes aux yeux, on a le regard troublé. Et le regard troublé, c'est le regard de celui qui n'adapte pas son regard. C'est ce que parfois nous montre une photographie, que l'on dit ratée parce qu'elle est troublée, alors qu'il arrive parfois que les photos troublées ne soient pas des photos ratées. Qu'elles nous révèlent la vérité d'une scène qu'une photo pas troublée ne nous aurait pas révélée. (Si je n'étais pas clair, vous me le diriez !)

De sorte que non seulement pleurer ce n'est pas du tout ne pas voir, mais encore cela permet de voir, de voir ce qu'on ne voit pas quand on ne pleure pas. Encore un pas, et je dirai que les réalités vraiment importantes, on ne les voit que si l'on pleure. On ne les voit que si on laisse le trouble venir à son regard. Et en effet, devant le cadavre de celui que l'on aime, le regard se trouble et c'est alors que l'on sait ce que c'est que la mort. Devant le corps nu de celle que l'on aime, le regard se trouble, et c'est alors que l'on voit vraiment le corps de celle que l'on aime. C'est en quoi, celui qui fait une autopsie, passe à côté de ce que c'est que le corps de mon grand-père mort, et que le gynécologue passe à côté du corps de la femme nue que j'aime.

Alors la grande question que vous avez posée c'est : est-ce que les philosophes ne seraient pas des handicapés des larmes ? Est-ce que les philosophes ne sont pas des hommes aux yeux secs ? Les philosophes sont-ils à ranger dans la catégorie des ophtalmologistes qui croient avoir conquis les larmes parce qu'ils les ont analysées ? des théologiens institutionnels qui ne pleurent pas ? du savant fou de Balzac qui ne voit même pas que sa femme pleure ? Les philosophes sont-ils à ranger dans cette catégorie là, alors que peut-être il serait bon, de temps en temps, qu'on les range ou qu'ils se rangent dans la catégorie des femmes, des enfants, des primitifs et des mystiques ?

Alors je crains que, à cette question, la réponse des platoniciens, la réponse des stoïciens, soit une réponse positive. Oui Platon dans le *Phédon* chasse les femmes qui pleurent à l'idée que Socrate va mourir. Dans le *Phédon*, les femmes sont chassées parce qu'elles pleurent, Phédon est chassé parce qu'il pleure, et le vrai philosophe ne pleure pas. Le philosophe ne pleure pas, parce que le philosophe est celui qui désire savoir. Au début de sa *Métaphysique*, Aristote nous dit que la métaphysique, c'est fondamentalement le désir de savoir. C'est ce que l'on pourrait appeler la pulsion scopique à l'œuvre à l'origine de toute entreprise philosophique. Mais vous savez que, apparemment, l'on oublie généralement c'est que pour bien savoir et pour bien voir il faut justement adapter le regard. Il faut que le regard s'adapte à son objet, et il faut que tout trouble disparaisse. Les stoïciens disent beaucoup de mal du trouble, beaucoup de mal de la passion, etc. Or ce que vous nous apprenez, c'est que les philosophes ont peut-être tort de refuser les larmes, ils ont peut-être tort de prendre pour modèle l'œil sec de la

caméra, adapté à son objet parce qu'il l'a figé, parce qu'il l'a objectivé, de sorte que les philosophes auraient intérêt de temps en temps à prendre pour modèle, l'œil humide de celui qui a les larmes aux yeux, que ce soient des larmes de joie ou des larmes de tristesse.

Car en effet, vous nous l'avez dit, les larmes peuvent être vues comme un don ! Refuser ce don, c'est mal se conduire, car il y a un malheur de ne pas pleurer.

Le malheur de ne pas pleurer, c'est le malheur que vit cette femme dont la peau suinte en prison, le malheur de cet homme dont le sang coule, le malheur de Zorn dont la tumeur est une sorte de berlingot, qui a recueilli toutes les larmes qu'il n'a pu verser. Je pense aussi à ces êtres qui savent le malheur de ne pas pleurer : je pense au « voyageur d'hiver » de Franz Schubert. Dans *Le voyageur d'hiver* de Schubert, il y a un *lied* absolument extraordinaire, où le voyageur d'hiver dit qu'il souffre tellement, qu'il est tellement au-delà de tout désespoir, qu'il ne peut même pas pleurer. De toute façon, quel intérêt y aurait-il à pleurer puisqu'immédiatement, ses larmes se gèleraient. Un autre être, qui sait le malheur qu'il y a de ne pas pleurer, c'est ce chien décrit par Vassili Grossman dans *Vie et destin*, qui justement n'a même pas le don des larmes ; qui souffre énormément et ne peut même pas pleurer : ravins secs sous les yeux du vieux chien.

Car, en effet, c'est un don que de pouvoir pleurer, et c'est parfois un bonheur que de pouvoir pleurer. Car, comme vous l'avez dit, les larmes permettent déjà quelque chose comme une consolation. Les larmes versées permettent que la douleur soit vidée d'une partie de son venin. Arraisonner les larmes, soumettre les larmes à la raison, est une attitude dont les philosophes doivent se défendre, eux qui, pourtant, aiment tellement rendre raison de tout. Leibniz, lui aussi, disait que le philosophe est celui qui doit rendre raison de tout, et en ceci lever tous les voiles, dire tout les secrets. Non ! Il y des secrets qu'il faut garder, non pas parce que l'on saurait la chose, mais parce qu'elle « n'est pas à » savoir. Comme vous le dites magnifiquement, « il faut garder secrète la source inaccessible des larmes ». Il ne faut pas essayer de voir ce qui n'est pas à voir, et ce qui n'est pas à voir, c'est aussi le secret de l'autre. Je terminerais par deux petites histoires qui l'illustrent, à mon avis, magnifiquement. Beaucoup de philosophes, parce qu'ils veulent savoir, parce qu'ils refusent le trouble, qu'ils sont animés par une pulsion scopique, parce qu'ils confondent l'exact et le vrai, se conduisent vis-à-vis de la vérité, vis-à-vis des autres, comme Orphée vis-à-vis d'Eurydice. Vous savez qu'Orphée était amoureux d'Eurydice, vous savez qu'Eurydice est morte et qu'elle se retrouve aux enfers, dans cette prison qu'est le Royaume d'Hadès, mais qu'Orphée l'aime tellement qu'il veut aller la rechercher. Négociation avec Hadès, le dieu des Enfers, le dieu de la mort, mais finalement que Hadès accepte qu'Eurydice retourne avec Orphée au royaume des vivants. Seulement il lui dit : je veux bien que tu la remmènes avec toi, mais elle te suivra et surtout ne te retourne pas, ne la regarde pas ! Le problème est qu'il ne peut s'empêcher de la regarder, et vous savez que, dès après qu'Orphée s'est retourné pour regarder Eurydice, Eurydice est transformée en une statue de pierre. Orphée n'a su libérer Eurydice de sa prison parce qu'il a voulu la regarder trop tôt. L'histoire est éloquente : le regard objectivant statufie ce qu'il regarde, lui retire la vie. Ce regard est souvent nécessaire à l'art médical d'aujourd'hui ; il ne devrait pas être le seul, et merci à Anne de parfois même le refuser, parce qu'il y a des choses « à ne pas voir ».

Et la seconde histoire que je voulais raconter se trouve dans un très beau roman, que je vous ai plusieurs fois conseillé d'utiliser au moment où vous faisiez votre thèse, c'est le roman de Michel Tournier, qui s'appelle *Gaspard, Melchior et Balthazar*.

Cela tombe bien parce qu'on est à peu près au moment de la galette des rois et donc de l'épiphanie, de l'adoration des rois mages. Ce roman nous raconte l'histoire de ces trois rois mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, qui à la recherche de la vérité, l'auraient finalement vue parce qu'arrivés à temps pour voir ce qui, pour les chrétiens, est le chemin de la vérité, c'est-à-dire le Christ. (Vous savez qu'en fait, ils n'étaient ni rois, ni trois. Il n'est jamais dit,

dans les textes évangéliques, qu'ils étaient rois et qu'ils étaient trois. Il est dit qu'ils étaient des mages venus d'Orient. Mais, parce qu'ils apportent l'or, l'encens et la Myrrhe, on a supposé qu'ils étaient rois – ce sont là des symboles de puissance – et parce qu'il y avait 1. l'or, 2. l'encens et 3. la Myrrhe, on a supposé qu'ils étaient trois). Mais ce dont nous parle Tournier, dans ce roman absolument magnifique, c'est l'histoire d'un quatrième roi mage, qui s'appelle Taor, qui est un peu chacun d'entre nous, et les philosophes, quand ils acceptent d'être humains. A savoir celui qui est à la recherche de la vérité mais dont le problème est qu'il arrive toujours en retard. Lorsqu'il arrive à Bethléem Christ est déjà parti. Lorsqu'il arrive ici Il est déjà là-bas. Lorsqu'il arrive là-bas il n'y est déjà plus... Et puis le pauvre Taor finit, après toute une série d'aventures qu'il faut lire, finit, lui qui adore les mets très sucrés, par ce retrouver dans une prison de sel (on revient à la prison)... Vous savez que Tournier, dans son roman, explique pourquoi chacun des trois rois mages est parti. Dans cette étoile que les mages ont vue dans le ciel chacun a vu ce à quoi il était le plus attaché (il y en a un qui y a vu la blondeur des poils pubiens de la femme qu'il désire mais... je passe !) Bref, ils manquent tous de quelque chose, et ce quelque chose ils vont le trouver à Bethléem. Mais Taor, lui qui adore le sucre et surtout les loukoums à la pistache, va, le pauvre se retrouver dans les prisons de sel... (on revient à la prison). Des prisons de sel où, évidemment, tous les personnages,... Il y avait des prisons de sel à l'époque, et évidemment, le sel corrode la peau, et en un sens il empêche les larmes (c'est aussi l'histoire de la statue de sel en quoi est changée la femme de Lot, de sorte qu'après le pauvre Lot « n'aura plus que ses yeux pour pleurer »). Et alors, il se trouve que le pauvre Taor, qui sait bien à ce moment de son aventure qu'il n'arrivera jamais au secret, qu'il n'arrivera jamais à la vérité, en l'occurrence au Christ, et donc le corps jadis gras, luisant (on dirait aujourd'hui cholestérolisé et diabétisé) est devenu tout sec, maigre, parcheminé, dur) a heureusement à côté de lui quelqu'un qui a vu le Christ et qui lui parle du Christ. Il l'écoute, et plus il l'entend parler du Christ, plus il se dit que c'est bien au fond qu'il ne l'ait pas rencontré. Non pas parce que ce ne serait pas quelqu'un qu'il faut rencontrer, mais parce que justement cette distance, ce caractère secret de la vérité est quelque chose qu'il faut préserver.

Et il y a un moment absolument magnifique, c'est à la fin du roman, où Taor demande : et qu'a-t-il dit ? Et l'autre répond : Il a dit ceci, Il a dit cela... Et qu'a-t-il dit encore ? Il a dit... Il a dit... Et Taor déjà bouleversé par les paroles qu'il vient d'entendre demande encore une fois : « Et qu'a-t-il dit encore ? Et l'autre de répondre : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ». Et à ce moment là, malgré le sel qui corrode les yeux, il y a une petite larme qui va couler des yeux de Taor, et Taor va goûter cette larme, et pour la première fois depuis des années, depuis des années dans la prison de sel, pour la première fois il va goûter une eau qui n'est salée, enfin qui n'est pas trop salée et lui paraît la douceur même.

Eh bien, vous voyez, je crois que la conférence de ce matin est pour nos auditeurs une sorte de modèle. Vous choisissez un thème comme cela : les larmes. Et là vous vous rendez compte, au fur et à mesure de votre travail, même si vous avez des moments de doutes (« je ne sais pas si c'est un sujet possible, et puis je n'y arrive pas, je suis débordée, les textes sont illisibles... »), vous choisissez un thème comme cela, et l'air de rien, vous réalisez progressivement qu'il vous permet de revisiter toute l'histoire de la médecine, et toute l'histoire de la philosophie. A condition d'être fidèle à votre objet. Parce que si vous prenez un sujet très large, trop large, vous risquez le « qui trop embrasse, mal étreint ».

Alors non seulement je suis content que vous ayez remplacé Serge Tisseron au débotté, mais je suis content que vos successeurs aient pu voir ce qu'ils seront bientôt ; et plus content encore que vous nous ayez appris que nous autres philosophes avons le droit de temps en temps de « nous laisser aller », voire le devoir de temps en temps de ne pas retenir une *furtiva lagrima* ; parce qu'alors les yeux troublés voient ce qu'eux seuls peuvent voir... Anne, merci infiniment.

#### 4. Conférence du 13 Février 2013 : Synthèse Eric Fiat

David Le Breton, professeur d'anthropologie :  
*Le goût de la marche, éloge des chemins de traverse*

Epicure philosophait dans un jardin, le péripatéticien Aristote le faisait en marchant. Quand la philosophie était encore un art de vivre, les philosophes n'auraient pas songé à philosopher dans ces lieux aseptisés que sont les amphithéâtres, où l'on croit que pour bien penser, il faut oublier le monde, oublier son corps. David Le Breton disait que faire un cours, c'est une conduite à risque. Il a pris le risque de ne pas faire un cours, en tout cas de ne pas faire un cours comme l'on voudrait que l'on fasse aujourd'hui, c'est-à-dire un cours dont le temps est découpé à l'avance, un cours qui s'est fixé des objectifs, dont on se demandera après coup, lors de l'évaluation dans quelle mesure ces objectifs ont été atteints. Cet impératif utilitariste de l'efficacité, de l'utilité a envahi l'université et même l'université qui prétend philosopher. Or, D. Le Breton est là pour nous dire que l'essentiel ne sert à rien. A quoi sert la marche ? A rien. A quoi sert la philosophie ? A rien. Mais la philosophie sert peut-être à *ne pas servir*, et la marche sert peut-être aussi à ne pas servir : à ne pas devenir serf et servile. Il s'agit donc de proposer quelque chose comme une résistance à ces impératifs d'utilité, d'efficacité, de performance par l'éloge de la promenade auquel nous avons assisté ce matin. Et David de nous faire revenir et le monde avec ses couleurs, ses parfums, ses bruits, et le corps, sa lourdeur et sa légèreté, ses odeurs, ses parfums, sa forme et sa fatigue dans cet amphithéâtre. Car c'est en effet la tristesse qu'il éprouva en constatant la tentation de notre monde de dire « adieu au corps » qui l'incita à célébrer ses retrouvailles avec le corps que permet la marche. L'homme en voiture est-il encore un homme ? La chose ne va pas de soi. Non pas que je veuille évoquer par là, la bêtise, la goujaterie qui vient au plus intelligent, au plus élégant des hommes, dès lors qu'il est corseté dans cet engin de fer. Non ! Ce que je veux dire c'est que, dès que l'on est en voiture, on n'est plus vraiment bipède, on n'a plus vraiment d'odorat, plus vraiment de goût, plus vraiment d'ouïe, et une vue réduite à l'écran qu'il faut regarder. Bref, on n'est plus vraiment un homme ! Alors, marchons, marchons. Non pas parce que nous y serions obligés comme certains pauvres d'Inde ou d'ici. Non pas parce que nous nous en sentirions obligés comme ceux qui disent « marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons... ». Non, marchons seulement par *loisir*. Mais pour nous autres philosophes qu'est-ce que le loisir ? Certes pas ce que l'on entend de nos jours par loisir, mais plutôt l'*otium* des Romains, terme qu'on a en effet longtemps traduit par « loisir », mais plus volontiers aujourd'hui par « disponibilité », « disponibilité à l'essentiel ». La marche-loisir, c'est justement la disponibilité d'avoir du loisir, d'être enfin disponible, à nouveau disponible à l'essentiel : disponible au lieu, disponible à l'autre, disponible à soi. Le marcheur est donc bien – ces formules sont magnifiques – « un artiste de l'occasion », « un flâneur de circonstance », « le géographe des brindilles », « l'océanographe des flaques ». La marche est une *kairologie*, la science de la marche est une science du *kairos*, c'est-à-dire du moment opportun, de l'occasion propice. Elle rend le sentiment d'exister, et elle aura toujours une dimension philosophique, parce qu'il y aura toujours un moment où la randonnée deviendra pèlerinage, où elle se spiritualisera. Elle sera toujours en un sens philosophique puisque les grandes questions philosophiques : « qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je ? » sont les questions que se pose le marcheur. Il est vraiment heureux que, dans l'Ecole éthique de la Salpêtrière, là où l'on ne philosophe pas dans les jardins, où l'on ne philosophe pas en marchant mais dans des amphithéâtres, il est vraiment heureux que dans l'Ecole éthique de la Salpêtrière, monde et corps soient, grâce à toi David, revenus. Merci.

5- Mercredi **20 Mars 2013**: synthèse E.FIAT  
Céline BONHERT, Maître de conférences en littérature :  
*Esculape et l'imaginaire, mythologique de la médecine aux XVIème et XVIIème*

Le rideau vient de tomber après une comédie en 5 actes que nous avons tous suivie avec passion. Et maintenant, moi, je viens sur l'avant scène pour proposer un envoi. Et je dirais que, de même que lorsque nous n'avons pas entendu du Racine depuis longtemps, il nous faut parfois un petit peu de temps pour suivre une langue si serrée, et que lorsque nous perdons le fil, nous écoutons la musique de la langue, tout heureux cependant, au bout de quelque temps, de réaliser que l'on peut comprendre du Racine, et bien de même, et toute chose égale par ailleurs, de même lorsque l'on a pas entendu depuis longtemps, dans le cadre du « Master de Philosophe pratique, Ethique médicale et Hospitalière », une conférence aussi dense, aussi nourrie d'érudition (nous n'avons pas eu jusqu'à maintenant de conférencier qui ait donné à son montage de texte le titre d'*Exemplier* », entendant plutôt des choses du genre : « vous avez eu les textes ? »), il faut peut-être un peu de temps accéder à la pleine compréhension de la parole de notre conférencière, en raison en effet de sa densité, de son érudition – tout heureux cependant que nous avons été au bout de quelque temps de réaliser que l'on pouvait tout comprendre, ou presque tout, de la pièce de ce matin. Cette pièce s'appelait *Les métamorphoses d'Esculape* selon une idée de Céline Bonhert, et elle nous invitait à nous interroger sur la pérennité d'un symbole : comment se fait-il que notre médecine, qui se veut hyper technique, hyper scientifique, hyper rationnelle et qui voudrait absolument s'émanciper de toute la dimension mythologique et religieuse, qui l'a longtemps accompagnée, comment se fait-il que notre médecine ait conservé le caducée d'Esculape comme symbole ? (Ce caducée d'Esculape qui permet à Véronique Lefebvre des Noëttes qui l'a mis sur son pare-brise à côté de la carte verte, d'ouvrir toutes les portes, de rentrer à la Pitié Salpêtrière et d'éviter les contredanses !)

Alors interrogeons-nous. L'explication est sans doute qu'il ne faut pas séparer la fable et la science de manière trop dure. C'est sans doute parce qu'il ne faut pas séparer le mythe et la raison, le *mythos* et le *logos* selon un cadastre trop bien découpé. Pourquoi ? Eh bien parce que, comme il fut dit tout à l'heure, lorsque l'on pratique un métier qui touche à la mort, il y a toujours une dimension mythologique dans ce que l'on fait. Il y a toujours encore de la fable dans la science, et il y a peut-être déjà de la science dans la fable. Il y a toujours encore du mythe dans la raison, du *mythos* dans le *logos*, et il y a peut-être déjà du *logos* dans le *mythos*, de la raison dans le mythe. Parce que dans le médecin qui sauve un être il est difficile de ne voir qu'un sauveteur : toujours on a envie de voir en lui quelque chose comme un sauveur. Inoubliable proximité du sain et du saint, de la santé et du salut.

Et cette pièce en 5 actes de s'ouvrir sur une absence. L'absence d'Esculape, dont on a le caducée, mais plus le corps. Et de même que dans *Tartuffe*, on parle longtemps du personnage principal avant qu'il n'apparaisse, de même Esculape a manqué d'abord. Comme le disait Céline, il n'y a pas de mythe d'Esculape, mais c'est une figure en creux. Elle existe à travers d'autres figures mythologiques, et d'abord celle de sa mère et de son père. Mais notre personnage a finalement fait son entrée sur la scène, et les 5 actes de notre belle comédie, nous l'ont montré se métamorphosant, passant du panthéon grec et romain, au panthéon humaniste d'aujourd'hui. Ce que nous avons vu c'est qu'il s'agissait d'une figure fondamentalement ambiguë : un dieu ou un héros, un être qui transgresse les interdits divins ou qui accomplit les desseins des dieux. Nous l'avons vue se métamorphoser cette figure : elle était allégorique, eucharistique, elle était christique, métaphorique, poétique, elle est devenue exemplaire...

(Si vous aviez posé plus de questions j'aurais eu le temps de décliner tout cela, mais là je peux juste employer des mots pour évoquer ces différentes métamorphoses...) Cette figure a été

allégorique, eucharistique, elle était christique, métaphorique, poétique, elle est devenue exemplaire enfin. Elle a été faiseuse de miracles, mais peut-être aussi faiseuse de simulacres. On l'a vit progressivement justement devenir une figure, c'est-à-dire que le dieu est devenu un grand homme, utile, condensant en lui les vertus éparpillées dans la réalité. Aujourd'hui Esculape est peut-être toujours l'objet d'un culte, mais il est plutôt l'objet d'un hommage que d'une adoration. Un dieu, cela s'adore. (Lorsque vous dites à quelqu'un je t'adore, cela veut dire que vous la regardez comme une déesse. Ce qui est peut-être fort légitime quand on aime, mais normalement on ne devrait employer « adorer » qu'au sujet des dieux). On n'adore plus Esculape, mais on lui rend hommage : il a été « panthéonisé », c'est-à-dire un peu figé, un peu alourdi, un peu marmorisé et il est devenu, à force de métamorphoses, le frère de Prométhée, alors qu'il était peut-être un dieu.

Oui, magnifique ambivalence de cette figure, et je dirais que j'aimerais à nouveau entendre le récit de ses métamorphoses. Oui, Céline, j'aimerais bien que le rideau de théâtre se lève à nouveau, et sachez que je vais incontinent aller prendre un billet pour la prochaine séance, pour vous écouter à nouveau. Parce que, comme nous tous, j'ai été tellement impressionné par la beauté de votre parole que j'aimerais déjà l'entendre à nouveau...

## 6. Conférence du 10 Avril 2013: synthèse E.FIAT

Mme Bernadette PUIJALON, Maître de conférences en sciences sociales :  
*Approche culturelle du vieillissement*

Le poète Turc Nazim Hikmet disait : « Comme le poisson mon frère, tu es comme le poisson, qui est dans la mer sans savoir la mer ». De même que le poisson ignore la mer dans laquelle il est pris, de même les hommes ignorent souvent la culture dans laquelle ils se meuvent, croyant naturel ce qui est culturel, universel ce qui est relatif et prenant des faits de culture pour des faits de nature. Tel est l'irremplaçable intérêt de l'anthropologie, qu'elle nous apprend à prendre conscience des déterminations dans lesquelles nous sommes pris. Elle dissout les évidences passives ou, pour reprendre une image souvent employée ce matin, « elle ouvre les fenêtres ».

C'est ce que Bernadette Puijalon a fait magnifiquement ce matin, de sorte qu'un courant d'air frais a passé dans notre école ce matin, nous rappelant que le vieillissement est toujours déjà autre chose, toujours déjà plus qu'un simple phénomène biologique, qu'un fait naturel, qu'une détermination physiologique, mais toujours déjà, toujours encore, chose traversée de déterminations sociales, historiques, anthropologiques, ethnologiques, etc...

Parce que l'animal est comme le disait si fortement Nietzsche « attaché au poteau du présent », semblant vivre dans le présent du présent, n'ayant apparemment guère conscience de sa contingence, (il aurait pu ne pas être), ou de sa mortalité, (il ne sera plus), il semble coutumièrement s'installer dans l'heureuse imprévoyance, dans la joyeuse pénardité du présent. Il ne semble pas que les huitres aient souvent la nostalgie du passé, ou l'appréhension de celui qui va venir. Vous savez ce que c'est que l'optimisme ? C'est une huître qui demande début décembre à une dinde : qu'est-ce que tu fais pour Noël ? Mais nous autres hommes qui ne sommes ni des dindes (du moins pas tous !), ni des huîtres, nous nous devinons très tôt, contingents (nous aurions pu ne pas être) et mortels (nous ne serons plus), ayant de ce fait très tôt le sentiment du déjà plus et du pas encore. Par conséquent cherchant très vite à comprendre notre aventure. Et la manière la plus immédiate que nous avons de la comprendre, c'est d'essayer de la diviser et donc de périodiser notre vie en âges. Mais évidemment toutes les périodisations ne sont pas les mêmes.

Deux grands types de périodisation nous ont été présentés. Le premier, d'origine grecque, voudrait que la vie humaine puisse être comparée à un vin : trop jeune, enfin bon à boire, trop vieux. Et même notre cher Aristote de voir la vie comme une croissance et une décroissance. A cette conception là on peut opposer une périodisation plus africaine, par exemple, l'idée des escaliers. Et cela me rappelle un mot assez proche de celui que vous citez tout à l'heure à propos de ce que l'on appelle la « démence » des vieux. Nous les jugeons spontanément déments, c'est-à-dire étymologiquement sans esprit, (le déplumé est sans plume, le dément sans *mens* c'est-à-dire sans esprit). Mais face à cette représentation un collègue philosophe africain réagissait récemment en disant : « Vous dites vous qu'ils n'ont plus d'esprit ; nous dirions nous plus volontiers qu'ils ont *plus* d'esprit », décantés justement pour accueillir les esprits des morts avec lesquels ils communiquent. Or les esprits des morts ne parlent pas souvent de manière claire et distincte », ajoutant très vite que « Nous, quand on ne comprend pas, on respecte ! »

Donc, il semble que ce soit la logique grecque qui l'ait emporté, plutôt que cette logique que l'on voit par exemple à l'œuvre chez certains africains, et qu'on ait en effet, parmi les quatre schémas d'avancée en âge qui nous ont été cités, plutôt les schémas négatifs. Rappelons ces

quatre schémas : aspect positif de l'accumulation, aspect positif de la diminution, aspect négatif de l'accumulation, aspect négatif de la diminution.

- 1<sup>er</sup> schéma, aspect positif de l'accumulation : Abraham. Le patriarche qui a accumulé les enfants, de la descendance, des richesses, des honneurs, des savoirs, des sagesse... Et donc peut-être regardé comme le guide de la cité.
- 2<sup>ème</sup> schéma, aspect positif de la diminution : la décantation. On se détache, comme certains stoïciens ou certains orientaux, des passions, des tourments, des désirs de la jeunesse : on peut s'isoler de la cité pour, au fond, bien vieillir.
- 3<sup>ème</sup> schéma d'avancée, l'aspect négatif de l'accumulation : car qu'avons-nous accumulé sinon des handicaps, des souffrances, des remords, des deuils, des nostalgies, des déceptions ?
- 4<sup>ème</sup> schéma, aspect négatif de la diminution : nous avons perdu progressivement nos dents, nos cheveux, nos capacités, nos amis, notre autonomie, et la métonymie de cela est peut-être le carnet d'adresses qui se rétrécit sans cesse, lorsque passe le temps.

Or il semble que ce soient les côtés négatifs qui l'aient emporté, si bien qu'il semble que toute notre époque soit sur le point de reprendre le célèbre cri que vous savez : « Ô rage, Ô désespoir, Ô vieillesse ennemie, n'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? » Qu'y a-t-il pourtant d'infâme dans le fait de vieillir ? La vieillesse s'inscrit dans la logique métamorphique de la vie. Une chose, un objet inerte ne vieillissent pas. Tout au plus subissent-ils le temps, mais ils n'en font rien. Ils subsistent mais ne persistent pas. Les objets n'ont pas d'âge, ils ont une date. Ils ne sont ni en forme, ni pas en forme, ils ont une forme. Alors, bien sûr, quand on vieillit, il arrive souvent que l'on ne soit pas tellement en forme, et souvent l'âge corrompt, déforme, change, abime, défait. Et le même poète que je citais de rappeler que : « Le temps aux plus belles choses se plaît à faire un affront, il saura faner vos roses comme il a ridé mon front ». Ces altérations sont cependant signe de vie, et il faut distinguer le vieillard de la vieillesse et la fatigue de l'usure. Pour être vieux, il ne suffit pas d'être traversé par le temps, il faut encore traverser le temps, s'affirmer avec et contre lui. Oui il faut le dire avec force, le vieillissement est solidaire de ce que nous appelions plus haut la logique métamorphique de la vie. Il semble pourtant que cela soit un peu oublié et que beaucoup de nos vieillards soient plutôt accompagnés par les sœurs de Cordélia que par Cordélia, de sorte que l'on présentera la vieillesse comme une maladie où l'on honorera le corps mais où l'on déshonorera les âmes. Et, pour retrouver un peu d'âme, et bien nous avons besoin d'une Cordélia, c'est-à-dire de quelqu'un osant dire la vérité sur ce que c'est que de vivre. Et si nous devons vieillir sans la moindre Cordélia près de soi, alors oui nous serions sans doute tentés, comme Lear, d'aller crier sur la lande. Lieu de tous les dangers, mais aussi de toutes les métamorphoses et de toutes les révélations. Nous aurions envie de nous dépouiller pour sentir l'orage, pour sentir ce que nous n'avons jamais senti, et surtout pour poser la question philosophique et anthropologique absolument fondamentale, « L'homme n'est-il que cela ? »

Et voilà pourquoi, je terminerais en opposant ces deux figures que vous avez évoquées : Œdipe et Lear. Pour dire du bien de Lear et peut-être du mal d'Œdipe. Parce que Œdipe est certes d'abord celui qui donne le sens, déchiffre l'énigme de la Sphinx et donc semble sauver la cité, mais devient ensuite celui qui l'accable en commentant les deux crimes terribles que sont le parricide à l'inceste. Sachant répondre à la question : « Quel est l'être qui va le matin à 4 pattes, le midi à 2 et le soir à 3 », déchiffrant l'énigme il semble donner le sens de la vie humaine, mais comment le donne-t-il ? En catégorisant, en normant ou en normativisant (et il faut rappeler que *norma* en latin qui signifie équerre, qui a aussi donné « équarrissage » :

voilà qui est peu prometteur d'un regard amène sur le vieillissement...) De sorte qu'on a alors envie à ce moment là de préférer Lear, qui lui ne répond pas à la question de savoir ce qu'est l'homme, mais la pose. L'homme est d'abord une question et un point d'interrogation, quand bien même à l'âge adulte il tenterait de le cacher sous de piètres certitudes. Mais le passage du temps fait que progressivement il se voûtera et de plus en plus ressemblera à ce point d'interrogation. C'est alors que comme Lear il sera le plus humain des hommes : non pas celui qui prétend donner le sens et résoudre l'énigme, mais celui qui interroge à tâtons : « l'homme n'est-il que cela ? »

De sorte que nous n'avons pas envie de conclure cette matinée en vous disant : « Oh pardon, Madame », mais plutôt : « Oh merci, Madame ! », de nous y avoir si bien parlé de l'homme, de sa peine et de ses âges...

## 7. Conférence du 15 MAI 2013 : Synthèse Eric Fiat

Claude HABIB, professeur de littérature  
*ROUSSEAU et ses contradictions*

Jean Cocteau admirait à la fois Voltaire et Rousseau, et cependant, dans un très beau texte nommé « *Mes monstres sacrés* » si ma mémoire est bonne, affirmait voir « dans les crises de Jean-Jacques les crochets d'un lièvre affolé par l'appel des troupes et par l'aboiement des chiens ». Et Cocteau, quoiqu'admiratif de Voltaire, de placer Voltaire dans la troupe.

Car certes on peut expliquer les écarts, les contradictions, les mouvements de notre auteur par le complot dont il fut effectivement la victime. Ses exagérations, son égocentrisme, sa folie ne laissent pas qu'il y eut effectivement une méchanceté à l'égard de Rousseau. Mais si cette explication est peut-être nécessaire, elle n'est cependant pas suffisante, parce que contradictions, écarts, mouvements se trouvent en effet dans l'homme et dans le penseur même. De ces contradictions Claude Habib repère trois grands types : les *externes* entre la vie et l'œuvre, les *internes* entre deux œuvres et les *internes* à chaque œuvre.

□ Externes entre la vie et l'œuvre (les mieux repérées) : le fait d'écrire un traité de l'éducation tout en abandonnant ses enfants ; et celui d'écrire dans un livre qu'il ne faut pas lire de livre. Et voilà pour les contradictions dites externes entre la vie et l'œuvre.

□ Internes entre deux œuvres : c'est ce que Claude Habib appelle « les coups de hache entre les deux œuvres » et notamment ce moment où, écrivant *Le Contrat Social*, Rousseau semble totalement oublieux de ce qu'il avait écrit quelques temps avant dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

□ Mais il y a aussi, troisième type de contradictions, ces contradictions plus vives encore, plus passionnantes encore, ces contradictions internes à chaque œuvre, contradictions qui sont sans doute à l'origine de cette interminable série de conflits dont Rousseau est l'objet, et qui le font être à la fois détesté et aimé par les mêmes : détesté et aimé par les libéraux, détesté et aimé par les conservateurs, détesté et aimé par certains féministes, considéré à la fois comme le père du totalitarisme et en même temps comme le celui du libéralisme.

Mais essayons de remonter à la racine. Et cette racine, c'est sans doute le fait que Rousseau est l'un de ces génies dont la source vive de l'œuvre n'est pas dans le travail besogneux de la raison plus ou moins universitaire, mais dans « un » moment crucial.

De même que Pascal a eu sa nuit de feu, de même Rousseau eut son jour d'illumination. Simplement, il se trouve que, au moment où il y eut cette illumination, il eut aussi quelque chose comme une tension. Parce que ce qui s'est dit à Rousseau dans ce jour d'illumination ne fut pas univoque, mais d'emblée équivoque. Ce qui a illuminé Rousseau, c'est peut-être le fait de penser ensemble deux choses apparemment contradictoires. Par exemple que le passage de l'état de nature à l'état civil est à la fois la meilleure et la pire des choses. « Les vastes forêts se changèrent en campagne riantes, qu'il fallu arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer en même temps que les récoltes ». On se souvient également d'un autre passage, où il dit que celui qui a fait le premier enclos à la fois à perdu les hommes, mais en même temps permis ce passage d'un animal borné et stupide à un homme véritable. Voilà peut-être l'origine du génie rousseauiste : que la complexité n'ait pas été ce qui serait venu après l'illumination, mais au contraire qu'elle se trouve au cœur même de ladite illumination.

Alors, bien sûr, on peut, pour essayer de dépasser les contradictions apparentes de l'œuvre de Rousseau, remonter aux principes. C'est ce qu'il nous propose et c'est ce que Claude Habib nous a proposé.

□ Comment concilier la contradiction qu'il y a entre une avarice presque sordide et un mépris de l'argent ? Eh bien en remontant à ce principe qu'est l'amour de l'indépendance. Parce que, si je ne suis pas avare, je vais manquer d'argent, et si je vais manquer d'argent, je vais être obligé de travailler, je vais perdre mon indépendance et être asservi.

□ Contradiction entre l'éloge du farniente et la haine de l'oisiveté salonarde ? Remontons au principe, et voyons que là encore, l'amour de l'indépendance le fait dire en même temps sa haine de l'oisiveté salonarde parce que dans les salons il est interdit de bouger, en même temps son amour de l'oisiveté qu'il s'est choisie.

Ainsi, en remontant aux principes, on aurait le moyen de lever les apparentes contradictions. Rousseau le dit clairement.

Cependant si cela, là encore est nécessaire, ce n'est peut-être pas encore suffisant. Car au principe même, dans son anthropologie même, il y a quelque chose comme une tension, une équivocité. Rousseau n'est certes pas le seul grand penseur qui ait senti la dualité, l'équivocité. Il faut évoquer ici deux autres auteurs avouant sans cesse qu'ils sont remplis de contradictions : Nietzsche et Montaigne. Rappelez vous ce moment magnifique où Montaigne nous dit qu'il est non pas successivement, mais simultanément, « honteux et insolent, chaste et luxurieux, bavard et taciturne, laborieux et délicat, ingénieux et hébété, chagrin et débonnaire, menteur et véritable ». Montaigne ajoutant qu'il trouve en lui une irréductible discordance. Cependant, cette irréductible discordance, que Montaigne repère en lui et qui lui fait nous proposer une anthropologie de l'homme ondoyant et divers, ne prend pas chez l'auteur des *Essais* ce tour dramatique, ce tour tragique qu'elle a chez Rousseau. Car Montaigne va tout de même trouver quelque chose comme une assiette toute sienne, une arrière cuisine, où ma foi il va vivre assez bien, branlant comme il le dit entre ses différentes contradictions. Or il semble qu'il y ait, dans la nature de Jean-Jacques, il faut bien l'appeler par son prénom, quelque chose qui fasse que ce refuge, cette assiette, ce socle, eh bien, il ne l'eut jamais. C'est là thèse la plus originale qui nous fut énoncée.

Car, en effet, il y a dans le style et dans la vie de Rousseau, quelque chose qui le voue à reconnaître en lui, la tragédie des contradictions. Car il fut bien dans sa vie petit poucet, petit cheval blanc, genevois, et libéral, et démocrate si l'on veut – et cependant tenté de réussir au premier royaume, puis au vrai royaume, bref, à Paris. Où après son arrivée il est vite la coqueluche, où tout le monde l'accueille, tout le monde le célèbre. Cependant, dans cette vie parisienne je fais pour ma part cette hypothèse, que le malheur de Jean-Jacques fut de n'avoir jamais eu l'esprit d'à propos.

Il paraît que la conversation de Voltaire était un véritable enchantement, qui disait toujours ce qu'il fallait dire au moment où il fallait le dire, qui faisait toujours ce qu'il fallait faire au moment où il faut le faire. Bref, la vie dans le royaume intellectuel de Paris ne réussit qu'à ceux qui possèdent la science du *Kairos* : il faut être expert en *Kairologie* pour réussir à Paris. Et cela est une science nécessaire à la fois à celui qui veut réussir dans le monde des lettres et à celui qui veut réussir en amour. Il paraît en effet que la séduction ne tient pas tant qu'on dit à la qualité physique qu'à l'esprit d'à propos : on se souvient ainsi de Talleyrand, très laid mais très séduisant, qui disait que « la beauté, ça n'a jamais fait gagner que 15 jours ». Manière de faire remarquer que la laideur peut en faire perdre 15 mais pas plus, n'empêchant pas en tous cas les succès à qui maîtrise cette science de la séduction qui est justement la science du *Kairos*. Il y a un moment opportun, une occasion propice pour dire « je t'aime », pour prendre la main, pour paraître ou pour ne pas paraître. Eh bien le grand drame de Rousseau est sans doute sa nullité en matière de *kairologie* ! Nullité avouée car comme il le

disait très bien : « J'ai l'esprit d'escalier. Je ferais de très belles conversations... par la poste ». Je crois qu'il y a là une blessure fondamentale qui m'en rappelle une autre, celle que Schumann a vécue quand il a voulu ressembler à Mendelssohn (lequel avait tous les dons, un charme irrésistible). Rousseau a peut-être voulu ressembler à Voltaire, à Montesquieu, à Diderot. Schumann a voulu ressembler à Mendelssohn, un homme sur le berceau de qui toutes les fées s'étaient penchées. Et alors on ne peut pas ne pas sentir en soi fomenté une préférence pour Schumann et Rousseau plutôt que pour Mendelssohn et Montesquieu. Debussy disait, de manière très méchante, que Mendelssohn était « un notaire élégant et facile ». Mot injuste car la musique de Mendelssohn est beaucoup plus profonde que cela. Mais quelque admiration qu'on ait pour Montesquieu ou Voltaire d'une part, comme pour Mendelssohn ou Liszt d'autre part comment ne pas avoir quelque pente pour Rousseau comme pour Schumann, deux génies ayant essayé de jouer le jeu social sans en avoir le chiffre, à savoir l'art de la *kaïrologie*. Schumann voulait très bien jouer du piano mais sentait la petite faiblesse d'un doigt. Pour y remédier il le ligature... mais s'y paralyse en partie définitivement la main. Il veut devenir chef d'orchestre comme Mendelssohn, mais n'a aucune autorité sur les musiciens. L'analogie avec Rousseau ne s'affiche-t-elle pas à l'évidence ? Paraissant quand il faudrait disparaître, et disparaissant quand il faudrait paraître ; se taisant quand il faudrait parler ou parlant quand il faudrait se taire ; ou trop prompt ou trop attentiste... Répétons-le : comment ne pas être ému par ce personnage qui a essayé de ne plus être petit poucet ou petit cheval blanc, ou genevois, a essayé de jouer le jeu social et s'y est douloureusement perdu ? Et réalisant son fiasco Rousseau de renouer avec ce qu'il fut jadis, et avec une violence qui va en effet transparaître dans son style, style où en effet on ne peut qu'admirer cette manière d'essayer de tenir ensemble deux choses que l'on ne peut pas tenir ensemble. « Tiède je suis nul », eh bien, que je sois très chaud parfois ou que je sois très froid parfois. Et c'est sa peur du morcellement qui va peut-être expliquer sa passion de l'intégrité, sa peur de la corruption qui va expliquer peut-être sa passion de la pureté. Mais s'il me fallait dire ma petite réticence à l'égard de Rousseau – réticence pas originale du tout d'ailleurs, pardonne-moi de te la dire ici chère Claude – elle consisterait dans cette gêne que je peux éprouver, justement, devant cette passion de la pureté. Car comme a dit magnifiquement Jankélévitch dans *Le pur et l'Impur* : « On ne peut être pur et le dire. La pureté n'existe que dans la nescience de soi ». Ce mot, « nescience » a pu vous inquiéter, dont le choix vous a peut-être paru motivé par ce coupable goût pour le jargon qu'on trouve chez les philosophes. Pourquoi, vous êtes-vous peut-être dit *in petto*, pourquoi Jankélévitch n'a-t-il pas écrit : « la pureté n'existe que dans l'inconscience de soi » ? Mais c'est qu'inconscience supposerait qu'il y ait une conscience, et qu'ensuite, elle ait été niée : l'in-conscience. Jankélévitch préfère dire que la pureté est contemporaine d'une né-science, c'est-à-dire d'un non savoir originel et non pas de la négation (par exemple de l'oubli) d'un savoir. L'enfant est pur du fait qu'il ne sait pas l'être. Et s'il le savait il cesserait immédiatement de l'être. Si vous voulez, pour Jankélévitch, la pureté est toujours contemporaine de la simplicité. Et la prise de conscience en tant qu'elle signifie la séparation du sujet et de l'objet, est en elle-même déjà une fatale complexification, une fatale division annonciatrice d'une possible duplicité. C'est cela le grand reproche que l'on fait classiquement à Rousseau, c'est qu'il joue les purs alors qu'il ne l'est plus, et qu'il ne peut peut-être plus l'être, parce que qui joue n'est déjà plus pur. Qu'il prétende revenir à la simplicité, à la pureté alors que par définition la pureté n'est pas ce à quoi on revient mais ce dont on vient. D'où cette accusation portée contre Jean-Jacques, d'une complaisance à soi, d'une simulation de simplicité, la complaisance, quelque forme qu'elle prenne, étant toujours le signe qu'une pureté s'est perdue et qui cependant essaye de se jouer. C'est ce que Jankélévitch appelle « la première ride sur le front lisse de l'innocence, la première ombre sur le lin immaculé de la pureté ».

Cependant, je ne peux en rester à cette réticence classique, et que je t'ai déjà exprimée, chère Claude, à l'endroit de Rousseau. Parce que, en effet, il y a je crois, chez Rousseau, et dans l'écriture autobiographique, et dans l'écriture philosophique, des moments absolument magnifiques, des moments où il me semble que l'on accède chez Rousseau, à quelque chose comme une pureté seconde : « pureté seconde », cela semble un oxymore parce que l'on vient de dire que la pureté était toujours première ou bien qu'elle n'était pas. Et bien ce n'est pas sûr ! Il est des moments, et de la vie, et de la pensée, où il est possible d'arriver à quelque chose comme une pureté seconde. C'est ce qui fait le charme justement de la musique de Fauré, qui a du charme du fait qu'elle ne sait pas avoir de charme. Alors, pensons en effet avec émotions, à ces moments où Rousseau se détend (même si la détente n'est pas vraiment son genre). Les pages qu'il nous donne à lire à ces moments là, nous font croire, oui, qu'il est possible qu'il y ait chez l'homme quelque chose comme une pureté seconde, qui devrait, peut-être, être notre obsession et qui fut sans doute celle de Jean-Jacques. Il nous reste une œuvre absolument géniale, dont nous avons besoin. Et si Steiner disait « M. Steiner a besoin de M. Racine mais M. Racine n'a aucun besoin de M. Steiner », la tentation nous viendrait de dire : « Mme Habib a besoin de M. Rousseau, mais M. Rousseau n'a aucun besoin de Mme Habib » ? Cela me semblerait quand même assez faux. Il me semble que, lorsqu'un auteur a la chance de trouver une avocate de cette franchise, de cette qualité, de ce scrupule, et bien l'on se dit que M. Rousseau avait bien besoin de Mme Habib ! Je ne dis pas cela par « galanterie française », mais parce que je le crois vraiment. Je vous renvoie ici au livre sans doute le plus célèbre de Claude Habib, *Galanterie française* ; je vous renvoie aussi à un autre livre, je crois que c'est ton dernier, qui est un petit chef-d'œuvre de scrupules, de nuances, de justesse, qui s'appelle *Rousseau aux Charmettes*, chez De Falois.

Et en tout cas, quelque incertitude devant laquelle nous puissions rester au sujet de Rousseau, il y a une chose dont je suis absolument sûre, c'est que nous, nous avons besoin de Claude Habib !